



Valérie Dayre

Ce cahier est pour toi

LA JOIE DE LIRE

Ici, ce jour

Mon Gaspard, mon petit-fils, unique, précieux, aimé, ce cahier est pour toi autant que pour moi.

Pour moi d'abord, peut-être, car j'espère y laisser des traces, y semer des indices qui m'aideront à répondre aux « comment », aux « pourquoi » qui me harcèlent à certains moments. Et imaginer que je m'adresse à toi me paraît le moyen le moins vain; c'est un peu d'espérance.

Leur café au lait n'est pas mauvais ~~mais pourquoi nous ont-ils fait prendre deux fois le petit déjeuner ce matin?~~

(Là, je raye, j'ai dû me tromper.)

Quatorzième jour, Ici
(j'ai compté sur mon calendrier)

Comment ai-je pu me retrouver un vendredi 21 novembre place Jean-Bart à Dunkerque, cherchant une chapellerie où j'avais la certitude de devoir prendre livraison d'un petit chapeau à voilette violette ?

Moi qui n'ai jamais porté de chapeau, pas même dans ma jeunesse où c'était déjà désuet, les jeunes filles d'alors préférant se nouer sous le menton de ridicules foulards que gonflaient, tout aussi ridiculement, nos cheveux crêpés !

Moi qui n'avais jamais mis les pieds à Dunkerque !

Pourtant le rapport de police est formel : Madame T., 67 ans, demeurant à Morneplaine, lieu-dit de la commune de Debain-lès-Montillac-sur-Oise (60) – renseignements collectés grâce à ses papiers d'identité car, à l'heure où elle a été amenée au commissariat, Madame T. était incapable de fournir ces informations – a été trouvée le vendredi 21 novembre à la nuit tombée errant sur la voie publique, apparemment en quête

d'une boutique qui n'existe pas et n'a, de plus, au dire des témoins, jamais existé. Plusieurs commerçants et passants ont été alertés par son comportement, etc.

Ils ont bien ri au commissariat, comme avaient ri les gens à qui je demandais de m'indiquer le magasin « Au galurin joli », chapellerie de M^{lle} Florian, sise rue du Docteur Vallotton, anciennement rue du Marché. (Galurin est un mot familier, vaguement argotique, pour signifier chapeau. On doit l'entendre dans quelques chansons du début du XX^e siècle, peut-être aussi dans certains films en noir et blanc des années 30. J'avais à peine souvenir que ce mot fit partie de mon vocabulaire !)

Moi je n'ai pas ri au commissariat, pas même après. Ma nuit a commencé à tomber ce 21 novembre.

Quand tes parents sont venus me chercher à minuit, j'avais pu éviter la cellule de dégrisement. « Non, monsieur l'agent, je vous assure, ce n'est pas nécessaire, je ne suis pas ivre, je me sens très bien, je ne représente aucun danger, je ne vais pas filer en douce, je vais sagement attendre ma fille et mon gendre, je me souviens maintenant, j'ai juste eu... juste eu... »

Une absence. Une absence à moi-même qui a duré suffisamment longtemps pour que je décide de prendre

ma voiture, que je parcoure les quelques deux cents kilomètres qui séparent mon domicile campagnard de Dunkerque (pourquoi Dunkerque, encore une fois ?), que je me gare en sous-sol au parking Jean-Bart, range soigneusement le ticket dans mon sac (ticket qui permettra à ton père, au milieu de la nuit, de retrouver le véhicule, car pour ma part j'étais incapable de lui dire où je m'étais garée, incapable même d'affirmer si j'étais ou non venue en voiture), enfin que je me lance à la recherche, entêtée, obsessionnelle, de l'enseigne « Au galurin joli » où, j'en étais persuadée, m'attendait M^{lle} Florian qui avait enfin terminé la confection d'un petit chapeau à voilette violette qui, manifestement, occupait si bien mes pensées coquettes que je faisais fi du vent du nord, du froid glacial, de l'air effaré ou moqueur de ceux dont j'espérais une aide.

Devant mon insistance (je m'étais renseignée plusieurs fois auprès des mêmes personnes, on me l'a dit), quelques braves gens du quartier n'ont pas tardé à comprendre de quel genre d'aide j'avais besoin. Par ici, ma p'tite dame, direction le commissariat, on va s'occuper de vous, n'ayez crainte, ça fait aussi partie de leur boulot de s'occuper des chiens errants, des voilettes violettes, des magasins ou des rues qui ont disparu.

J'ai échappé à l'hôpital, service des urgences psychiatriques, grâce à ta mère jointe immédiatement par téléphone – on avait trouvé son numéro de portable dans mon carnet.

Avec l'autorité que nous lui connaissons, elle affirma à l'inspecteur qui l'avisait de ma perte dunkerquoise et de mon état mental apparemment vacillant qu'il n'y avait aucun problème, pas même de quoi prendre la peine de rédiger une main courante (on désigne par cette expression mystérieuse, qu'on hésite à trouver gentiment poétique ou obscurément violente, le registre sur lequel on inscrit les faits dans un commissariat).

Ta mère sait ces choses, ce qui en imposa au représentant de l'ordre qui m'aurait volontiers expédiée au centre hospitalier.

Elle affirma de surcroît :

– qu'elle était au courant de mon escapade dunkerquoise (planifiée depuis longtemps, ajouta-t-elle. Pour des raisons familiales avec l'exposé desquelles elle n'ennuierait pas monsieur l'inspecteur, j'avais toujours rêvé de découvrir Dunkerque... et un 21 novembre venteux et glacial avait dû me paraître la date la plus favorable);

– qu'il m'arrivait d'être sujette à des « distractions »,

jusqu'à-là sans conséquences fâcheuses ni pour moi ni pour autrui; j'étais suivie, pour cela, par un neuropsychiatre (« de renom », précisa-t-elle, tu connais ta mère);

– que j'avais porté, autrefois, un petit chapeau à voilette violette, malencontreusement égaré en bord de mer voilà bien une vingtaine d'années, mais les souvenirs... vous savez ce que c'est, monsieur l'inspecteur, ça s'en va sur la pointe des pieds et ça vous revient sans crier gare, surtout chez les personnes âgées;

– que « Au galurin joli » aurait pu être le titre d'une vieille chanson réaliste, n'était-ce pas mignon;

– qu'on me garde bien au chaud, s'il vous plaît, elle arrivait TOUT-DE-SUITE !

Le flic raccrocha, me considéra d'un air songeur. Il avait mis le haut-parleur afin que j'entende la conversation (je n'avais commis aucun délit, je n'étais pas une prévenue).

Sous son regard perplexe et pensif, je sentis que je me tassais sur ma chaise, sans savoir si c'était de honte, de chagrin, ou si j'essayais de me conformer au personnage aberrant, improbable, vieillot, que la chair de ma chair, ma fille en personne, venait de – j'ai failli écrire « de livrer à la police » ! Soyons plus sobre : le personnage

que ma fille venait de brosser. A savoir une grand-mère grotesque comme on en voit dans les livres pour enfants : trois générations de retard, soixante-cinq kilos de stéréotype sur jambes grêles, le tout couronné d'un idiot bibi croquignolet.

Mes jambes sont un peu grêles, mais à part ça... S'il te plaît, ne parle jamais de cette histoire à ta mère, pas dans le détail en tout cas. Nous nous sommes fâchées dix fois depuis à ce sujet parce qu'elle prétend n'avoir jamais dit tout ce que je l'ai entendue dire au téléphone ce soir du 21 novembre.

Avant le « tu es folle » assassin, j'ai eu droit à toutes les variations sur le thème Tu-n'étais-pas-dans-ton-état-normal-ce-jour-là.

Je tiens à te le dire, et je relirai cette page chaque fois qu'il le faudra, chaque fois que je douterai :

- 1) Je n'ai jamais envisagé de visiter Dunkerque.
- 2) Je n'ai aucune raison familiale d'aller en pèlerinage dans une ville portuaire détruite à 85 % par les bombardements de la dernière guerre.
- 3) Je n'ai jamais été sujette à des « distractions » avant ce 21 novembre fatal, ni n'ai consulté de neuropsychiatre, de renom ou pas.
- 4) Je n'ai jamais eu de petit chapeau à voilette violette,

jamais eu de chapeau tout court, sauf en toile pour la plage et en paille pour le jardin.

Les dernières fois que j'ai tenté de reparler de ça avec ta mère, elle a eu ce sourire de compassion qu'on accorde aux grands malades, aux fous, aux diminués de toute espèce. « N'en parlons plus, maman chérie, ça n'a pas vraiment d'importance. »

On se sent comme un enfant de vouloir insister, un enfant impuissant, révolté, furieux, qui ne va pas tarder à être taxé de capricieux.

Si ! Pour moi ça a de l'importance, énormément d'importance. Je t'en prie, ma chérie, je t'en supplie, parlons encore, revenons à ce 21 novembre glacial, essayons de démêler...

« Démêler quoi ? » interroge le regard de ma fille. « Toi qui es tout emmêlée dans ta tête, désormais... »

J'entends, je comprends. En fait, je m'y prends mal, je travaille contre moi. A vouloir « reparler de ça », je confirme les soupçons et les craintes. Il faudrait, au contraire, s'efforcer d'oublier et, si l'anecdote vient à être évoquée, la transformer en plaisanterie. Mon insistance à démêler le vrai du faux m'enfoncé. Mon cerveau a failli un jour et cela m'ôte tout droit à contester quoi que ce soit.

(C'est drôle, nous manquons toutes deux de souplesse, ta mère et moi, même si l'âge m'en a apporté un peu. Nous nous querellions pour un oui pour un non, tu te rappelles ? Surtout les années où tu as habité avec moi, inépuisable cause de frictions ! Mais, au moins, j'avais autant droit à la parole qu'elle. Aujourd'hui, il semble qu'elle puisse me contredire même si je dis qu'une robe est bleue. Le moindre de mes propos est suspect. Alors tenter d'établir la vérité sur ce qui a été dit tel jour, à qui, en quels termes...)

Aussi j'essaie de filer doux, la main cramponnée à la rambarde de la normalité.

~~Elle a commencé à dire~~

D'un autre côté, je n'ai pas à me plaindre. En fait, ta mère a été très bien ce jour-là. Sans doute aussi bien qu'on peut l'être quand on reçoit, en pleine réunion marketing, un appel du commissariat de Dunkerque vous avisant qu'on vient de trouver votre génitrice errant à deux cents kilomètres de son domicile, à la recherche d'un joli galurin à voilette violette...

Paris-Dunkerque : 300 km. Un peu plus si on n'emprunte que les autoroutes, mais on gagne du temps. Quoi que... Ma fille chérie aurait préféré que je choisisse

un début de semaine pour péter mon câble, ainsi qu'elle l'a gentiment dit, parce qu'essayer de sortir de Paris par l'A1 un vendredi soir... Le temps de boucler la réunion marketing (« on revoit les modalités de tout ça lundi »), de prévenir son mari à sa séance de musculation près du Trocadéro (« tu m'accompagnes mais prends ton temps, on part dans une heure »), de faire un saut à votre appartement afin de t'expliquer la situation tandis que tu fais sagement tes devoirs (« non, mon Gaspard, tu ne viens pas avec nous, Granninouchka serait trop triste que tu la voies dans cet état, on va te déposer chez ton copain Prosper, sa mère est d'accord, ils t'attendent »), de troquer son petit ensemble Prada contre une tenue mieux adaptée à l'équipée nocturne et hivernale qui se profile (jean, gros pull en cachemire, chaussettes chaudes et bottines plates), d'avaler un morceau en vitesse, de sortir le 4x4 du parking, de te déposer chez ton copain Prosper, de s'extirper péniblement des embouteillages qui engorgent encore plus que d'habitude l'agglomération parisienne (« mais où vont tous ces cons ? »)... tes parents débarquent au commissariat de Dunkerque à minuit.

Nous sommes contents de nous voir, malgré tout. A nos sourires, quoiqu'indécis, un peu inquiets, on

pourrait croire que toute cette histoire n'a été qu'un mauvais rêve, que tout va rentrer dans l'ordre, que tout est déjà rentré dans l'ordre, sur la voie publique aussi bien que dans nos cœurs et nos esprits.

J'ai eu cinq heures de plus pour me tasser sur ma chaise, contempler au fond de moi l'irregardable, l'insondable de cette journée. J'aurais fait pipi dans ma culotte, je n'aurais pas été plus humiliée. J'étais complètement revenue à la conscience des choses, je ne sais trop à quel moment, si cela s'était fait de façon brusque ou progressive. Je ne m'en souviens pas. Mais qu'est-ce que j'appelle la conscience des choses ? N'avais-je pas une conscience des choses, aussi, en cherchant le galurin joli dans Dunkerque ?

Cinq heures à ruminer inlassablement, sans parvenir à la moindre amorce de compréhension.

La seule question est : est-ce que je perds la tête ? La seule réponse plausible est très désagréable, vertigineuse pour dire la vérité. On pense à sa vie, on pense à ceux qu'on aime, à son petit-fils surtout, on se dit que le temps a passé comme un charme mais que, depuis qu'on vit seule à nouveau, il est devenu pesant, que tout s'est comme engourdi, alors les méninges...

Nous rentrons, moi avec ta mère dans le 4X4, ton père au volant de ma voiture. La nuit me dissimule en partie le visage de ma fille. Quand, par intermittence, les phares d'en face l'éclairent, j'ai envie de pleurer. Ma mésaventure et la fatigue, certes, en sont cause, mais aussi, sourdement et très profondément, la certitude que quelles qu'aient été nos relations passées, plus rien ne sera jamais comme avant.

J'ai trébuché, je suis passée de l'autre côté. On a dû venir me chercher à Dunkerque, c'est comme si j'avais signé un acte de dépendance. Mon acte a signé ma dépendance, on peut le dire de multiples façons. Je ne suis plus une adulte autonome.

« Si ça s'est produit une fois... »

Ta mère a l'élégance de ne pas le dire cette nuit-là, son expression tendue autant que notre silence le clament.

Les fêtes de fin d'année approchent. La trêve de Noël bien connue fait office pour nous aussi. Vous venez chez moi, nous jouons, sans effort, à la famille harmonieuse.

Pourtant on s'inquiète, on s'épie – moi surtout, « on » m'épie – et le vieux manque de tendresse entre ta mère et moi accroît douloureusement ce sentiment de soupçon.

« Est-ce que j'ai éteint le gaz ? » devient « Elle se demande si j'ai bien éteint le gaz » et la suspicion, le souci, la peine que j'éprouve s'amplifient de cet écho, douteux mais féroce, toujours engendré par le regard de l'autre.

Je peux faire semblant d'être encore solidement arriérée au réel. Au point de négocier avec ma fille le report d'une visite (simple consultation, histoire de se rassurer) à un neuropsychiatre, de renom bien sûr, exerçant dans une clinique, de renom elle aussi, qui, de toute façon (ouf), ne peut me recevoir avant plusieurs mois. Le renom, que veux-tu !

Nous nous en passerons du renom, celui du ponton comme celui de l'établissement, deux mois après ma première fugue, lorsque la consultation s'imposera.

Cette fois, je ne suis pas partie faire d'impossibles emplettes à Dunkerque. J'ai atterri à Cambrai (mon attirance pour le Nord néanmoins se confirme. Tu vois, je ne perds pas la boussole, je ne perds pas le nord, ha, ha, ha !) Cambrai où, évidemment, je fais des bêtises, la plus visible consistant à prendre l'autoroute à contresens – ce qui peut arriver à n'importe quel vieux bigleux ou conducteur distrait mais, malheureusement, j'ai des antécédents...

Ici, seizième jour
dimanche 15 mars

Ils ont tous dit que je serais très bien ici.

Je suis sûrement très bien ici.

C'est ce qu'il faut leur dire pour avoir l'air raisonnable. Voilà le paradoxe : j'ai à cœur de me montrer raisonnable, parfaitement sensée, mais la démonstration de raison consiste à admettre que je n'ai plus ma raison ! En conséquence, personne ne m'a enfermée, je suis venue ici de mon plein gré, de mon plein gré de déraison... On tourne en rond.

Ne va pas croire que je ne sais pas, ou que j'ai oublié comment s'appelle cet endroit. Il porte un nom qui se veut joli et apaisant, qui n'est que ridicule et cruel. Comme celui de la maison de retraite de Debain qui s'appelait Bel Automne, tu t'en souviens ?

Je n'ai pas eu droit à Bel Automne : pas assez classe et pas suffisamment adapté à « mon cas », au dire de ta mère. Remarque, je ne sais pas si j'aurais voulu y aller. Etre tout près de chez moi, croiser des connaissances,

revenir sur des lieux familiers à l'occasion des sorties autorisées, avoir au début les visites des gens du village, puis les visites s'espacent, on a ressassé les souvenirs, on ne trouve plus rien à se dire puisque la vie s'est arrêtée...

Au moins, ici, tout est nouveau.

Tiens, j'ai fait une petite découverte aujourd'hui.

Le parc est bien enclos, tu l'as vu, ceint de murs assez hauts qui décourageraient toute velléité d'évasion de promenade hors du domaine. A la grille, généralement fermée, il y a la maison du gardien, digicode et interphone de part et d'autre. Ha, ne sort pas qui veut mais on n'entre pas non plus ici comme dans un moulin, les pensionnaires sont protégés du monde extérieur... avec tout ce que ça peut signifier. Mariette, deux chambres plus loin que la mienne, 60 ans, démence pré-pré-sénile, attend éternellement l'homme qui doit la délivrer et qui n'arrive jamais. La semaine dernière, elle a failli s'électrocuter en essayant de démonter le digicode avec une fourchette qu'elle était parvenue à subtiliser au restaurant. Maintenant, on l'enferme à clef dans sa chambre, « pour la protéger » – la protéger de quoi, je te le demande. Son enfermement protège surtout les fourchettes, le digicode, le sommeil du gardien et la tranquillité d'esprit du personnel.

Mais je n'ai pas envie de parler de Mariette. Le spectacle et le côtoiement de tous les naufragés qui sont ici est pénible, quand il n'est pas déchirant. Tous sont dans un état beaucoup plus grave que le mien, tu t'en doutes.

Aujourd'hui, donc. Après le déjeuner, j'ai eu l'autorisation d'aller me promener dans le parc. Me promener seule, je veux dire. On ne le permet qu'aux pensionnaires qui se comportent bien, qui n'ont rien fait de bizarre depuis un moment, qui ne causent pas d'inquiétude (il faut que je pense à le dire à ta mère si elle vient dimanche prochain).

Je vais me promener seule, donc. C'est un jour frisquet de mi-mars, qui sent bon, qui donnerait presque envie de vivre.

J'emprunte d'abord les allées rectilignes qui dessinent une géométrie ponctuée de buis dans les environs immédiats du château. (Il est joli ce petit château XVIII^e qui abrite nos naufrages. Dommage que je ne l'aie pas connu dans d'autres circonstances). Je croise quelques résidents accompagnés de leur famille (nous sommes dimanche, pourquoi n'êtes-vous pas venus ? Ah oui, un week-end chez des amis en Normandie, je m'en souviens maintenant). L'infirmier Fabien promène

Monsieur J. dans un fauteuil roulant. Je fais quelques pas avec eux, pour ne pas me montrer impolie ou trop farouche, puis j'oblique, quittant l'allée cimentée pour un chemin de sable... (Fabien ne me dit rien, tu vois que j'ai le droit).

Je m'aventure... Je quitte encore la tangente de l'allée de sable pour un chemin de terre un peu boueux qui, lui, s'autorise quelques timides fantaisies, sinue, serpente. Bien que je distingue le mur qui délimite le parc, j'ai un peu l'impression de m'être échappée du domaine... La végétation devient plus broussailleuse, comme si le jardinier négligeait ce périmètre éloigné du château. Je continue à avancer, c'est presque un sous-bois, et je découvre...

Sans doute n'étais-je jamais venue jusqu'ici, ni avec vous ni avec personne, en tout cas je ne m'en souviens pas.

Je découvre une petite maison, comme il en existait dans les grandes propriétés autrefois : un pavillon de chasse ou l'ancien logement d'un couple de domestiques.

C'est une maisonnette banale, de construction beaucoup plus récente que le château : toit d'ardoises pointu, porte d'entrée flanquée de deux fenêtres à petits carreaux, et un étage, sûrement très soupenté (grenier, chambre ?) doté d'une porte-fenêtre étroite dans la

moitié supérieure du pignon, porte-fenêtre donnant sur un balcon assez kitsch, ainsi qu'on en faisait au début du XX^e siècle, je crois, où des volutes de béton striées grossièrement essaient d'imiter des branches d'arbre entrecroisées.

L'ensemble est très délabré et, ceci explique cela, à l'évidence le pavillon est vide, inoccupé. Des touffes de végétation et de mousse poussent jusque devant la porte d'entrée. Les fenêtres paraissent obstruées par des volets intérieurs ou d'épais rideaux grisâtres (on ne voit pas grand-chose, les carreaux sont très sales). Il n'y a pas de poignée à la porte, seulement une serrure rouillée. Le crépi du mur est tombé par plaques entières, et pourtant je lui trouve un petit air gai à cette maison, comme si elle m'avait souri.

Gaspard, ton sourire me manque, et nos matins, et nos promenades au crépuscule dans le chemin creux du village. Quand tu as cessé d'habiter chez moi pour entrer au collège à Paris (si elle estimait que l'école de campagne était assez bonne pour ta scolarité primaire, ta mère tenait absolument à ce que tu fasses ta sixième dans un « bon » collège parisien), ma vie a commencé à se ralentir douloureusement. Tu n'y es pour rien, mais j'ai besoin de te le dire, de toute façon tu ne liras ce

cahier que quand je ne serai plus là, peut-être bientôt, peut-être dans très longtemps.

Tes parents avaient eu de multiples raisons de te confier à moi pendant ces sept années : la vie au grand air pour toi, leur vie professionnelle trop prenante (mieux valait que tu vives avec moi plutôt qu'à la garde de baby-sitters hasardeuses plusieurs heures après la classe, sans parler du casse-tête des mercredis !), d'autres raisons plus intimes aussi, que je n'ai fait qu'entrevoir.

Je t'ai accepté d'abord comme une obligation, ensuite comme un cadeau. J'ai réappris avec toi plein de choses, à commencer par ne plus vivre seule (j'avais cinquante-huit ans mais j'étais veuve depuis plus de dix ans, et ma foi, le chagrin atténué, j'avais trouvé mes aises dans la solitude).

Il m'a fallu renouer avec des préoccupations qui, au début, secouèrent désagréablement mon égoïsme satisfait et somnolent. Les bobos, les goûters, l'école, le lent et parfois cruel apprivoisement au monde, les secrets d'enfant triste, les éclats de rire d'enfant gai... Je n'avais pas particulièrement envie de replonger dans tout ça. D'ailleurs, mon absence de complicité avec ta mère prouve que son enfance (j'ai failli écrire « notre enfance ») avec moi pour mère n'a pas été une réussite.

Et tu m'as apprivoisée. Je crois que ce furent mes plus belles années. Dans cette relation confortable où je n'étais pas ta mère, où tu n'étais pas mon fils. Malgré notre lien familial, on aurait cru que nous nous étions choisis. (Je n'idéalise pas le passé, je ne suis pas en nostalgie, je le disais déjà quand tu vivais chez moi).

Et puis, la vie... la vie ! Tu es parti. La première année, vous veniez souvent le week-end, tes parents avaient la délicatesse de maintenir entre nous un lien, ensuite les week-ends se sont espacés, mon univers s'est rapetissé, qui s'était si fort nourri de toi. Le chat Falbala a dû avoir le même sentiment.

J'ai eu l'impression aussi que ta mère te « récupérait », qu'elle te reprenait à moi, de façon un rien vengeresse ; en toute politesse, en toute affection filiale/maternelle, nous étions un peu devenues des rivales.

Oh, que tout me paraît triste !

Heureusement, j'avais une petite maison des bois qui sourit à te raconter aujourd'hui. Le reste n'est que de l'écume.